

Christian Bernard

Conjonctions_1

Donc évoquer aujourd'hui *Conjonctions*, c'est le pénultième épisode de Mille et trois plateaux, c'est donc un épisode qui prépare le terme de ce cycle, en même temps qu'il est le lieu et le moment d'une nouvelle étape de la restructuration du musée et de ce point de vue il fait apparaître la nouvelle disposition de l'espace au premier étage comme l'épisode précédent faisait apparaître la nouvelle disposition de l'espace au troisième étage, il restera au printemps prochain à ré-agencer le deuxième étage pour que la restructuration soit achevée. Il est donc un moment d'un enchaînement pour une part déjà prévu et évidemment pour une part encore imprévisible et au terme de ce cycle et peut-être même déjà au terme, parce que la pénultième c'est déjà la fin, elle connaît la fin, et que le dernier épisode cet automne se sous-titrera *Conclusions* avec un S et consistera à confier le musée à un seul artiste, en l'occurrence John Armleder. En quelque sorte cette pénultième qui n'est pas morte, va achever ce mode de fonctionnement temporairement, en tout cas, va mettre une suspension à ce mode de fonctionnement ponctuellement puisqu'il sera tout autre cet automne. Et effectivement, outre l'émergence des nouvelles configurations du premier étage, la perspective de cette délégation temporaire du musée à un artiste n'est pas sans retentissement sur le processus de présentation des expositions et des accrochages de la pénultième. Je vais essayer d'expliquer comment. Peut-être que d'abord il faudrait dire que ce qui caractérise *Conjonctions* plus que beaucoup d'autres séquences antérieures, c'est la présence, dans cette série de propositions, de deux expositions monographiques, parmi les autres, mais deux qui sont très spécifiquement accrochées, et l'une et l'autre, par les artistes eux-mêmes, dans des logiques qui leur sont propres, et dont le Mamco n'avait jamais donné témoignage et dont en aucune façon nous n'aurions pu même produire quelque semblant que ce se soit. C'est vraiment, dans le cas de Silvia Bächli au quatrième étage et de Luc Tuymans au deuxième étage, deux modalités d'accrochage, déjà assez antagonistes vis-à-vis des pratiques que nous avons développées, très dissemblables entre elles bien qu'elles aient certains traits communs, mais où l'insistance de l'espacement et l'irrégularité déterminée de l'espacement relèvent du travail même de l'artiste et de ce point de vue irrépétable autrement que dans la pure répétition. En tout cas, ce n'est pas transposable ou imitable, toute imitation serait contenue dans la parodie et non pas dans la reprise. Donc il y a dans les plateaux de *Conjonctions* deux processus hétérogènes à notre pratique ou à nos pratiques d'accrochage et de présentation, et ça crée de l'altérité, ça fait apparaître, – peut-être n'est-ce pas sensible pour tous les visiteurs –, deux types vraiment disjoints de rapport à l'œuvre et à l'espacement des œuvres, espacement comme séparation spatiale entre les œuvres et comme mise en espace des œuvres, pour jouer sur le mot, deux attitudes qui disent très clairement la souveraineté, certes relative, mais quand même, la souveraineté de l'artiste par rapport à la liberté toujours limitée de l'institution. Et jamais on a eu un tel sentiment de disparité, je dirais, des esthétiques et des morales. C'est d'autant plus intéressant, j'y reviendrai tout à l'heure, que ça crée des effets, ça expose des murs, bien plus que jamais on ne les a donné à voir ou rendu sensible. Du coup, la présence de ces deux expositions parmi les autres évidemment, m'a incité à aussi conserver du mur vacant et à exposer autrement des murs, à les faire apparaître – notamment les nouveaux murs, ceux des nouveaux aménagements du premier étage –, à les

utiliser pour eux-mêmes et non pas comme supports, et à exposer les nouvelles structures et les nouveaux espaces où des œuvres pourront s'appliquer – c'est-à-dire on a exposé de la disponibilité et ça, c'est un effet induit par la présence des deux expositions de Bächli et Tuymans. Ce n'était pas du tout comme ça que je sentais ou prévoyais les choses, mais l'affirmation du blanc, de la lacune ou de l'espacement m'a incité à la relayer dans les autres espaces du musée sous la forme de vacances murales, à la veille de l'été. Ça a été la surprise de ce processus pour moi et ça a été la surprise pour les visiteurs familiers de trouver un musée terriblement décanté, aéré, avec évidemment tout ce que ça peut avoir d'inquiétant dans le plaisir que certains y ont trouvé, parce qu'il y a probablement une dimension régressive dans ce moment, du point de vue qui était le nôtre. Un artiste comme Michel Verjux, familier du musée, qui en a fait l'inauguration et en inaugure toujours l'espace par sa pièce lumineuse au rez-de-chaussée, passant dans les salles, revient et me dit : « Mais c'est un retour au classicisme. » Alors, je ne peux pas le nier. En même temps, je ne crois pas que ce soit si vrai. Mais si cet effet est produit, c'est un effet de ré-assurance dans les modèles dominants. C'est une phase, moi je ne crois pas que ce soit ça, mais ça produit ce malentendu. Mais de toute façon, on ne peut produire qu'un quotient non négligeable de malentendus. En tout cas, pour moi, c'était l'anticipation, l'exposition d'une disponibilité transitoire adressée à l'artiste à qui on va confier le musée cet automne. C'était aussi lui permettre de voir les murs sans le parasitage des œuvres, en tout cas quelque chose de cet ordre. Cela étant dit, il y a évidemment la tonalité de *Conjonctions*, c'est celle de la dilatation, décompression, décontraction, désintensification, quelque chose comme ça, mais ce n'est évidemment pas dans la continuité de l'espace, il y a aussi des salles très denses et notamment des salles qui réapparaissent.

